L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 11 JANVIER 1892. 65ème Année

Dufour & Donnet.
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 11 JANVIER 1892.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

La France et les traités de commerce.

On sait que, pour réserver à notre pays la liberté de ses tarifs, le gouvernement—dit la *République française* du 22 décembre—a dénoncé, il y a un an, les traités de commerce qui nous liaient avec la Belgique, l'Espagne, les Pays-Bas, le Portugal, la Suisse et la Suède et Norwège. Par suite de cette dénonciation, les traités vont expirer le 1er février prochain.

Mais ils contiennent des conventions relatives à la navigation, à l'état des nationaux, à la propriété industrielle et littéraire, qui tombent avec l'ensemble des traités, et que les puissances sont d'accord avec nous pour relever.

Fallait-il suivre la procédure ordinaire prévue par la Constitution, qui réserve au gouvernement l'initiative des négociations commerciales et aux Chambres la ratification? Fallait-il et pouvait-on, d'ici au 1er février 1892, faire de nouveaux traités et les porter devant les Chambres? Le gouvernement a pensé qu'on devait adopter une procédure sommaire plus sûre et plus expéditive; qu'il était expédient d'obtenir, par avance du Parlement, la ratification de ces conventions, déjà discutées antérieurement, bien connues de tous, qu'on eût pu, à la rigueur, préserver de la caducité en les excluant des dénonciations, et que les deux Chambres avaient le pouvoir, sans enfreindre la Constitution, d'autoriser le gouvernement à proroger ces conventions.

C'est ce qui constitue l'article premier de la loi qui a été votée, hier, à la Chambre après une discussion des plus brillantes.

Par la même loi, le gouvernement s'est fait autoriser—et c'est ce qui fait l'objet de l'article 2—à appliquer notre tarif minimum à ces six puissances et à celles qui, comme l'Angleterre, la Turquie, l'Egypte, la Grèce, nous ont accordé le traitement de la nation la plus favorisée.

Naturellement, M. Léon Say ne pouvait manquer de reprendre la thèse, qui lui est chère, des traités de commerce. Il a demandé la prorogation des traités actuels, pour avoir le temps d'entamer et de mener à bien des négociations nouvelles avec les diverses nations. "Vous avez voulu, s'est-il écrié, imiter le système protecteur, en si grande faveur, naguère, en Allemagne et aux Etats-Unis, mais c'est au moment où ces deux grandes nations reviennent de leurs erreurs et inaugurent une ère de liberté que, chaussant leurs bottes usées et vous attardant dans les sentiers où elles vous ont entraînés et qu'elles abandonnent, vous désertez le régime libéral qui depuis 1860 a fait la fortune de la France."

Dans une des plus spirituelles, mais aussi des plus chimériques fantasmagories que la virtuosité de l'éminent orateur ait portées à la tribune, M. Léon Say a montré le prince de Bismarck tombant victime de ses préjugés économiques; c'est sans doute ce qui va bien étonner le jeune empereur Guillaume II. Il a peint l'effondrement du système protecteur succédant, en Allemagne, à l'effondrement du grand chancelier, et pendant que retentit à nos oreilles la chute des Titans, nous voyons s'élever à l'horizon, comme dans l'aurore d'une ère nouvelle, la figure imprévue d'un Cobden allemand—le général de Caprivi en personne—l'évangile libre-échangiste à la main, appelant les peuples de l'Europe centrale à goûter, dans une fraternelle communion, les douceurs des traités de commerce.

M. Méline n'a pas eu de peine à démolir ce joli échafaudage et à faire justice du mirage menaçant des traités que l'Allemagne vient de conclure—ces traités qu'elle avait annoncés à grand fracas, dont la triplice nous rebat les oreilles depuis plusieurs mois, et qui doivent être, pour elle, comme une façon de Cronstadt douanier.

Un véritable traité de commerce, dans la sincérité et la loyauté du mot, est un traité qui régit l'ensemble des produits que deux pays sont appelés à échanger entre eux, mais les traités de l'Allemagne—et, en cela, ils sont pour nous bien plutôt des apparences tapageuses que des réalités inquiétantes—ne comprennent que quelques articles qui, souvent, sont la simple reproduction des conventions actuellement en cours—conventions modestes qui n'avaient pas fait parler d'elles et que les nécessités de la politique ont parées de vêtements nouveaux et d'oripeaux voyants.

Par contre, quels sont les traités où il soit question de tous ces articles qui constituent une si grande partie de notre exportation: les ouvrages de mode, les fleurs artificielles, la bimbeloterie, les cristaux et verres, les meubles d'art, les pelleteries préparées et les horloges—les horloges qui, frappées par nos tarifs de droits de 15 et 25 francs, restent frappées, en Allemagne, du droit exorbitant de 250 francs? Tous ces articles sont en dehors des traités.

Franchement, M. Léon Say peut en rabattre, et M. de Caprivi n'est pas encore à la veille de supplanter Bastiat et ses doctes disciples.

Au cours de la discussion, les ministres du commerce et des affaires étrangères ont eu l'occasion de fixer les droits respectifs du gouvernement et des Chambres. A part l'exception que consacre la loi nouvelle, c'est, dorénavant, la procédure consacrée par la Constitution, qui règlera les négociations futures avec les diverses puissances qui demanderont notre tarif minimum. L'honorable M. Ribot a même revendiqué, assez fièrement, malgré le sentiment non équivoque de la majorité de la Chambre, le droit, pour le gouvernement, de conclure, à ses risques et périls, un traité avec l'Espagne, et de le soumettre à la discussion du Parlement. Cette déclaration imprévue, qui a été chaudement applaudie par les libre-échangistes, a soulevé un fort émoi sur les autres bancs. Il convient de réduire cet incident à ses proportions véritables. Nous croyons que les déclarations ministérielles ne sont que le prélude du retour offensif du gouvernement qui veut obtenir du Parlement, sous une forme ou sous une autre, dans la discussion qui va se rouvrir à la Chambre sur les tarifs du Sénat, ou par la discussion d'un traité de commerce, la limitation à douze degrés des simples droits sur les vins d'Espagne. N'est-ce pas, monsieur le ministre, que c'est le fond de votre pensée?

Deux amis philosophent:

—Ah! décidément, la vie est une sale chose.

—Oui, c'est malheureux qu'on finisse par s'y habituer!

Les aveugles ont, parfois, des formules cruellement naïves.

Un accordeur de pianos, atteint de cécité, cause, avec un ami, qui lui parle d'un pianiste qu'il avait connu:

—Savez-vous ce qu'il devient?

—Mon Dieu, non, fait l'aveugle avec naïveté; je l'ai perdu de vue.

Boireau, maître de maison.

—Il se fait tard, cher monsieur Boireau, lui dit une invitée, et, en vérité, nous ne voudrions pas abuser plus longtemps de votre gracieuse réception.

—Vous avez grandement raison, chère madame, répond le galant gaffeur; si j'étais allé chez vous, moi, je serais déjà parti!

A l'école:

Le maître.—Fatou, comment s'écrit: Kabyle?

Fatou.—C... A... B... Y... L... E...

Le maître.—Je vous marque une faute.

Fatou.—Ah! pourquoi?

Le maître.—Pour un *K pas cité*.

Fatou.—Ah! oui je comprends, fallait un *cas énoncé* (un K et non C).

FEUILLETON.

LES Deux Madeleine

GRAND ROMAN INÉDIT

—PAR—

CHARLES MÉROUVEL.

TROISIÈME PARTIE.

LE TESTAMENT D'UNE MERE.

(*Suite.*)

L'autre lettre était ainsi conçue:

"Mademoiselle,

"Je quitte Paris pour quelques jours, quelques semaines peut-être.

"Les terribles événements qui viennent de s'accomplir, et auxquels je suis étranger, vous auront appris les causes de mes tristesses passées et expliqué bien des points qui pouvaient vous sembler obscurs dans ma conduite.

"Que serons-nous désormais?

"Des ennemis comme nos parents l'ont été?

"Ce serait impossible.

"Dans les montagnes d'Allevard, c'est l'apaisement et le calme que je cherchais.

"Votre doux visage me les avait apportés. Plût à Dieu qu'il en eût été de même d'un autre côté!

"Aucune adversité ne vous aurait atteinte.

"Je vous dis adieu, en m'éloignant, mais avec le désir qu'après cette tourmente et ces deuils, le calme et la paix renaissent pour vous et que votre chère santé ne souffre pas de ces douleurs et de ces secousses.

"Vous aurez besoin de vous distraire.

"Priez votre mère de vous emmener sous les orangers d'Alger, sous son ciel bleu, pendant quelques mois, et vous en reviendrez forte et souriante, si les vœux d'un cœur profondément dévoué peuvent quelque chose pour vous.

"Adieu, mademoiselle Thérèse. Pardonnez-nous et croyez que le frère voudrait panser les plaies faites à son insu par la main de la sœur.

"Adieu encore.

"PHILIPPE."

Au moment où un commissionnaire apportait ces deux lettres à l'hôtel de Blangy, l'express du Havre avait déjà accompli les deux tiers de sa course.

Le lendemain, Bouraille, Philippe Arband et leur suite, composée de Perès, l'ancien sacristain de San-Julia, prenaient à la gare de Lyon le train qui devait les déposer à Dijon.

L'hôtel de Blangy était livré aux employés des pompes funèbres qui préparaient le convoi du marquis.

Madame de Blangy avait interdit toute cérémonie.

Elle voulait que les restes de son mari fussent transportés en Bourgogne, pour être inhumés au cimetière où reposaient déjà son fils Maurice, son oncle le sénateur et Philippe Valencourt.

Rien n'est plus facile que d'étouffer un scandale dans ce foyer de lumières où les mille regards de la Presse sont ouverts sur les moindres événements?

On ne le croirait pas.

Cela est vrai pourtant.

Paris est la seule ville de France peut-être où l'on ignore à l'étage d'une maison ce qui se passe au-dessus et au-dessous, à la distance d'un simple plafond.

On parla peu des incidents de l'hôtel de Blangy.

On annonça seulement que le marquis était mort subitement. Pendant huit ou dix jours on chuchota dans les salons des médisances plus ou moins cruelles, fausses les unes comme les autres, sur les causes de cette fin imprévue. Quelques-uns supposèrent la vérité, c'est-à-dire le coup de pistolet qui mit un terme à cette existence en apparence toute de prospérité.

Le bruit s'éteignit rapidement.

Paris est trop occupé de ses affaires, de ses intérêts ou de ses plaisirs, pour songer longtemps aux affaires aux intérêts ou aux plaisirs des autres.

C'est une cohue où les écrasés et les morts disparaissent aussitôt sous le fourmillement des vivants.

A dix heures du matin, on clouait celui qui s'était appelé François Valencourt, marquis de Blangy Cussey, dans une triple enveloppe de velours, de chêne et de plomb.

A la même heure, au Havre, la sirène du transatlantique *la Bretagne*, qui avait ramené Madeleine en France, lançait dans le bassin qu'elle allait quitter de nouveau son formidable mugissement.

La marée était haute, le ciel clair et froid.

Ce jour là, les curieux toujours si nombreux au départ de ces colosses qui traversent l'Océan sans reprendre haleine, étaient rares sur la jetée.

XVII

LA FIN D'UN BRAVE

Au moment où le fiacre de Madeleine quittait la rue de Sèze pour se diriger vers la gare Saint-Lazare, un homme assis près d'un vitrage, dans un débit de vins, au coin de la rue Vignon, le suivait de l'œil et, jetant une pièce de monnaie sur le marbre de sa table, il était sorti précipitamment.

C'était Jean Rigaud.

Jean Rigaud avait de bonnes jambes et d'ordinaire un fiacre n'est pas difficile à suivre.

Le garde de Blangy aurait distancé celui de la jeune fille, s'il avait voulu.

Il se contenta de ne point le perdre de vue et entra dans la cour de la gare en même temps que lui.

Madeleine descendit.

Elle avait un quart d'heure devant elle jusqu'au départ.

Elle fit porter sa malle aux bagages, et prit son billet.

Au moment où elle mettait le pied sur la première marche de l'escalier conduisant aux salles des voyageurs, elle entendit une voix émue qui lui disait:

—Mademoiselle!

Elle se retourna.

Jean Rigaud était auprès d'elle.

Elle réprima un léger mouvement de surprise.

—Vous partez? dit-il.

—Ne vous en ai-je pas prévenu?

—C'est vrai.

—Où allez-vous?

—Devant moi.

—Ainsi nous ne nous reverrons pas?

—C'est probable.

Jean Rigaud n'était pas menaçant; il était triste profondément.

—Je vous ai entendue demander votre billet, reprit-il, et je connais le but de votre voyage.

—Je n'en fais pas mystère.

—J'étais à deux pas de vous.

—Et bien?

—Vous allez au Havre. Vous pouvez bien me le dire. Je ne veux ni vous tourmenter ni vous menacer.

—Je vais au Havre en effet.

—C'est de là que partent les bateaux pour l'Amérique?

Elle inclina la tête.

—Vous vous embarquez donc?

—C'est possible.

—Demain?

—Demain, c'est vrai.

—A quelle heure?

—A dix heures.

—Merci.

—C'est tout ce que vous voulez savoir?

—C'est tout. Vous me reverrez encore une fois avant votre départ?

—Où ça?

—Regardez, vous le saurez.

—Ainsi vous ne voulez pas suivre mes conseils?

—Je ne peux pas.

—Tout est possible quand on a du courage.

—Une seule chose aurait pu m'en donner....

—Laquelle?

—Votre amitié!

—Vous l'avez!

—Vous le dites par bonté.... Le cœur n'y est pas.

—Je vous jure!....

—Ne jurez pas et bon voyage!

—Vous réfléchirez, Rigaud, dit-elle de sa voix douce et vous prendrez le bon parti. Souvenez-vous que vous n'avez qu'un signe à me faire....

Le coup de sifflet de la locomotive la rappela à la situation.

Elle jeta au garde un dernier coup d'œil plein d'une tendre pitié, monta lentement les degrés, courut au quai et s'installa dans son compartiment de première.

En traversant les salles d'attente et en suivant la file des wagons, elle chercha du regard quelqu'un qu'elle ne trouva pas.

Une minute après elle, Jean Rigaud montait à son tour l'escalier et allait se cacher dans un compartiment de seconde classe.

Il avait averti la jeune fille qu'elle le reverrait une fois avant son départ.

Cette idée la préoccupait.

Pourquoi serait-il au Havre où rien ne devait l'attirer.

Elle ne l'aperçut pas à son arrivée, pas d'avantage lorsqu'elle se fit conduire à l'Hôtel Continental vers minuit, ni le matin en gagnant le bassin pour s'embarquer sur la *Bretagne*.

Elle ne vit pas non plus Adam Smith ni son fidèle mulâtre qui cependant était de taille à ne point passer inaperçu.

Elle se trouvait donc seule, isolée, abandonnée, comme lorsqu'elle était partie quelques années plus tôt à la recherche de ces armes dont elle s'était servie d'une manière si funeste contre ses adversaires

Un découragement profond s'emparait d'elle.

La jeune fille victorieuse s'en allait aussi triste que la jeune fille faible et incertaine de l'avenir.

Plus triste peut-être, car elle ne retirait de sa victoire qu'une déception et de véritables regrets.

Son âme était trop noble et trop tendre pour ces luttes sans merci achevées dans le deuil et les larmes.

Jamais elle n'avait si bien compris les conseils de son frère.

Comme elle regrettait la paix de cette modeste maison du Jonceray où elle avait vécu tant de bonnes années, entourée de l'affection de ses amis de Pougny.

C'était là qu'elle avait trouvé le calme après les misères de son enfance.

Son délaissement, son exil volontaire l'accablaient! Elle avait besoin d'un soutien et personne n'était près d'elle.

Si seulement cet Adam Smith s'était trouvé là avec sa belle humeur, sa franche et solide amitié!

Mais il avait dû rester à Paris, puisqu'elle ne l'avait vu ni en chemin de fer, ni à l'hôtel, ni au bateau.

Huit jours de solitude écrasante entre la mer et le ciel! Voilà ce qui l'attendait.

Elle se repentit de sa détermination.

Cette mortelle semaine en face de ses pensées l'épouvantait.

Mais il était trop tard pour reculer.

La *Bretagne* se mettait en marche.

Déjà, elle sortait du bassin et entrait dans le port.

Rien n'est majestueux comme ces géants s'avançant lentement, prêts à leur longue bataille contre tous les assauts et les périls de l'Océan.

Involontairement, en les suivant dans leur marche superbe, les spectateurs gardent le silence du respect.

A l'extrémité de la jetée, il en était un qui suivait les mouvements du colosse avec une attention extrême.

La poitrine appuyée au parapet de granit, l'œil en feu, il cherchait à démêler sur le pont une figure dans la foule des passagers.

A mesure que la Bretagne venait vers lui, il sentait son émotion s'accroître, comme si chaque pas du steamer eût abrégé sa vie des quelques minutes qui lui étaient mesurées.

Enfin, il distingua celle qu'il voulait découvrir.

Elle était seule, car on peut être isolé dans la cohue des boulevards, parmi la multitude d'une armée, comme dans la tourbe des émigrants qui s'en vont vers des rivages lointains.

Elle était seule parce qu'elle se sentait égarée dans cette foule d'étrangers, dans la mêlée des inconnus qui la coudoyaient.

Elle aussi, elle cherchait un homme qu'elle ne voyait pas sur cette jetée où les oisifs du Havre et les parents ou les amis de ceux qui partaient étaient venus pour leur envoyer un dernier adieu.

Et elle se demandait sans crainte, car elle était vaillante, s'il n'allait pas surgir tout à coup devant elle et si quelque balle ne l'atteindrait pas à son tour, avant que la *Bretagne* ne fût sortie du port.

La passion de Jean Rigaud pour elle lui était trop connue.

Ne lui avait-il pas dit la veille qu'elle le verrait encore une fois avant son départ?

Elle partait.

Dans un instant elle serait déjà loin.

C'était donc la minute décisive.

Le transatlantique longeait la jetée.

Tout à coup elle éprouva un frisson.

A quelques brasses, tout à fait le dernier sur la pointe de cette jetée, elle venait de reconnaître le garde.

Sa casquette ronde à la main, il lui adressa un salut qu'elle lui rendit en essayant de sourire.

Elle agita son mouchoir en signe d'adieu.

Presque aussitôt le coup de canon du salut au rivage retentit à bord.

La fumée s'éleva.

Alors voici ce qui se passa.

Avant que les quelques voisins de Jean Rigaud aient pu se douter de ses intentions, il se débarrassa de sa tunique et la jeta sur les dalles à ses pieds.

Puis, sautant d'un bon par-dessus le parapet, il se lança dans la mer.

Une clameur retentit.

Un trois-mâts norvégien, qui attendait en rade pour entrer dans le port que le transatlantique lui eût livré passage, mit ses canots à l'eau et nagea vigoureusement sur le malheureux qui cherchait la mort.

Mais autant les canots faisaient d'efforts pour le sauver, autant il mettait d'énergie à les éviter.

Pendant vingt minutes, les passagers de la Bretagne et les curieux de la jetée assistaient au spectacle émouvant d'un désespéré qui semblait vouloir atteindre le transatlantique et fuir ses sauveteurs.

Chaque canot du norvégien contenait quatre hommes qui ramaient avec une incroyable vigueur.

Un moment ils purent croire qu'ils allaient atteindre le nageur qui se trouvait pris entre eux.

Mais alors il leva un bras au-dessus des eaux, agita le mouchoir qu'il avait gardé entre les dents, comme un drapeau, et tout à coup il plongea comme un poisson et disparut.

On ne devait plus le revoir.

Madeleine demeurait interdite, le cœur écrasé comme sous une meule, en suivant la lutte de cet homme qui mourait pour elle, dernière victime du drame dont elle était la triste héroïne, quand une main se posa doucement sur son épaule.

—Vous, dit-elle surprise en apercevant Adam Smith.

—Sans doute. Pensiez-vous que je vous abandonnerais dans l'état où vous êtes!

—Comment êtes-vous venu?

—Par le train de nuit. Des affaires me retenaient à Paris.... et puis je ne voulais pas vous effaroucher. Qui peut connaître les idées d'une femme! J'avais peur de vous effrayer.

—Vous ne m'effrayez pas.. Vous me rassurez!

C'était vrai.

Il y eut un moment de silence.

Ensuite elle dit seulement:

—Vous avez vu?....

—Oui.

—Cette fin terrible!

—Je prévoyais.

—Vous!

—Rigaud devinait que je vous suivrais.

—Alors il vous a attendu?....

—Je lui ai parlé ce matin. J'ai essayé de le détourner de sa résolution.... Je lui ai offert mon appui, une fortune.... pour vous éviter un chagrin!

—Vous êtes généreux! Il a refusé?...

—Il m'a répondu: J'ai tué.... je me tuerai!

—Pauvre garçon!

—Il a ajouté: Dites-lui bien qu'elle n'ait pas de mauvaises pensées, qu'elle ne se croie pas coupable.... Je haïssais ce Maurice.... Non à cause d'elle mais à cause de l'autre, de Rose, ma fiancée! Je m'étais juré de me venger!.... C'est fait!

Adam Smith conclut en saluant la mer qui lui servait de tombe:

—C'était un brave!

Le remorqueur se détachait de la *Bretagne*.

L'hélice du puissant bâtiment fit bouillonner l'écume à son arrière.

Les passagers virent dans le lointain les matelots du *Norvégien* pêcher une sorte de loque qui remontait à la surface des eaux, et les interrogèrent avec des signaux.

Les Norvégiens secouèrent la tête.

L'homme était mort.

Il avait mis à se suicider dix fois plus d'énergie qu'il ne lui en aurait fallu pour sauver sa vie.

Alors le soleil de décembre, qui avait éclairé cette scène, se voila de nuages et la terre s'effaça par degrés dans la brume.

Adam Smith prit les mains tremblantes de la jeune fille dans les siennes et, avec une émotion extraordinaire chez un homme de sa trempe, il dit:

—Puisse, ma chère Madeleine, le passé disparaître de votre souvenir comme ce rivage disparaît à vos yeux.

XVIII

RENAISSANCE.

Huit mois s'étaient écoulés.

L'été de mil huit cent quatre-vingt-neuf remplaçait le printemps.

Philippe Arband, après être resté quelques jours à Pougny auprès de ses amis, était depuis longtemps rentré à Paris pour achever ses études.

Elles étaient finies.

Il venait de soutenir avec succès sa thèse pour le doctorat.

Bien souvent, dans ses promenades solitaires, il était allé errer aux environs de l'hôtel de Blangy.

La maison était fermée.

On aurait dit un tombeau.

C'est à peine si de temps en temps on voyait le concierge entr'ouvrir la porte cochère monumentale et faire quelques pas dans la rue pour causer avec ses voisins.

Ce gardien était du reste très sobre de renseignements sur ses maîtres.

La marquise était en Algérie avec quelques domestiques, Joson Kerhoët demeuré en faveur auprès d'elle, malgré les doutes qu'elle avait pu concevoir sur sa fidélité, Suzanne, la femme de chambre de sa fille et les plus anciens serviteurs parmi les autres.

Tout ce que le concierge pouvait dire, c'est que sa maîtresse habitait une ville aux environs d'Alger, à Mustapha supérieur, près du palais d'été du gouverneur, et qu'elle avait été contrainte à ce séjour pour des raisons de santé.

La sienne était fort ébranlée, mais c'était surtout celle de sa fille qui nécessitait cette longue résidence dans ce pays du soleil.

Le concierge n'en savait pas davantage......

Sur les événements ténébreux qui avaient précédé le voyage, il gardait un silence prudent et ne satisfaisait pas la curiosité de ses amis du quartier.

Au surplus il eût été bien embarrassé lui-même de les expliquer.

Chaque fois que Philippe était venu aux alentours de cette maison autrefois si bruyante et maintenant abandonnée et silencieuse, il avait senti son cœur battre plus fort.

Vainement il espérait à chaque visite voir une persienne s'ouvrir, un visage se montrer aux fenêtres

Tout demeurait fermé.

De même aucune nouvelle ne lui était parvenue.

Il avait attendu en vain un mot de cette jeune fille à laquelle il pensait sans cesse.

Sa sœur Madeleine ne donnait pas signe de vie.

Qu'était-elle devenue?

C'était pour lui un chagrin profond de l'ignorer.

Philippe avait cherché un refuge et une consolation dans l'étude.

Depuis son retour, il s'y était livré avec une obstination acharnée.

Enfin il était docteur.

Vers sept heures, il rentrait, un soir des derniers jours de juillet, dans son petit logement de la rue Jacob, quand sur le seuil de la grande porte, il se trouva en face d'un homme qui l'attendait.

C'était Bouraille.

Bouraille était vêtu comme aux grands jours.

Et, de plus, il rayonnait.

Une joie intense débordait sur sa large face débonnaire et loyale.

—Vous à Paris! s'écria le jeune homme.

—J'arrive.

—Pourquoi?

—Je vais te le dire.... mais d'abord fais toi beau.

—Je le suis.

—Pas assez. Mieux que ça, docteur.

—Que se passe-t-il donc?

—Nous allons dans le monde.

—Dans lequel?

—Tu verras. Tout ce que je peux te dire, c'est que je crois à de bonnes nouvelles. Aussi j'ai fait le voyage avec plaisir.

Philippe obéit.

Quelques minutes après, il descendait de sa chambre, transformé en gentleman, et demandait à son bon ami Bouraille:

—Où allons-nous?

—Tu vas voir.

Bouraille ne reculait devant aucun luxe.

Il avait arrêté un fiacre:

—Devant l'Opéra, ordonna-t-il.

Et dès qu'il fut dans la voiture il donna à son pupille un billet de quatre lignes.

Ce billet venait d'Amérique.

Il contenait ces quelques mots:

"Mon bien cher ami,

"J'ai manqué à notre rendez-vous. Vous devez vous en souvenir et m'en garder rancune. Je veux réparer ma faute. Mardi, trente juillet prochain, place de l'Opéra, sur le refuge, à sept heures.

"VOTRE MADELEINE.

"*P.-S.*—Amenez Philippe. J'ai du bonheur à lui donner."

Le jeune homme porta la main à son cœur et n'eut pas la force de prononcer une parole.

D'où ce bonheur pouvait-il venir si ce n'est de mademoiselle de Blangy?

Et cependant comment Madeleine savait-elle ce que Thérèse était devenue?

Sur le refuge de l'Opéra, une surprise les attendait.

C'était bien Madeleine qui était là, Madeleine resplendissante de santé, éclatante de fraîcheur, le visage rayonnant de la félicité la plus parfaite, superbe à faire retourner les passants.

Mais elle n'était pas seule.

Vêtue d'une robe grise très simple, mais d'une élégance extrême, plus charmante que jamais, elle se jeta au cou de Bouraille et de son frère.

—Enfin, dit-elle, je vous revois.

Le greffier souffla avec vigueur.

Une émotion délicieuse lui gonflait la poitrine.

—Si vous saviez, reprit Madeleine, comme j'avais du chagrin loin de vous. Pourtant je suis aussi ingrate en vous disant que je l'étais en vous quittant.

Elle prit la main de son compagnon.

—Mon mari, dit-elle, M. Adam Smith.

Bouraille poussa un gémissement.

—Mariée! Et tu nous le cachais à nous, tes amis!

—Je voulais vous l'apprendre moi-même.

Un landau confortable, une voiture de maître, admirablement attelée, stationnait à quelques pas.

—Je vous enlève, reprit-elle gaiement. Nous dînons aux Champs Elysées.

—Chez qui?

—Vous verrez.

Tout en haut, vers l'Arc-de-l'Etoile, le landau passa sous une voûte sonore et s'arrêta sous la marquise d'un de ces hôtels de construction moderne où toutes les améliorations du confort moderne ont été accumulées.

—Un cadeau de mon mari, glissa-t-elle dans l'oreille de Bouraille.

Les yeux du greffier s'écarquillèrent.

—Alors tu es riche? dit-il.

—Riche et heureuse, murmura-t-elle, parce que je suis près de vous.

L'Américain couvrait sa femme d'un regard attendri qui prouvait à quel point il en était épris.

Le dîner était servi dans une salle à manger d'un goût exquis.

Bouraille était à droite de cette fille qui lui inspirait une affection sans bornes; Philippe à sa gauche.

Elle se pencha à l'oreille de son frère.

—Tu l'aimes toujours? dit-elle.

—Oui.

—Tu n'en as pas de nouvelles?

—Non.

—J'en ai, moi.

—Tu as dit de bonnes? demanda Philippe, le cœur serré.

—Excellentes. Les médecins se trompaient. Le soleil de l'Algérie l'a transformée.

—Que dis-tu?

—Sa santé est admirable...... Ses chagrins diminuent. En voyageant on oublie.... J'ai bien oublié, moi!

—Et alors?......

—Elle revient.

—Ici?

—Non, à Blangy.

—Quand?

—Elle doit y être aujourd'hui.

Il tressaillit.

—Toi, reprit Madeleine, tu y seras demain.

—Moi?

—Lis.

Elle lui donna une lettre.

—Tout haut, reprit-elle.

Cette lettre était de Thérèse à Madeleine.

"Ma chère cousine,

"Le temps a passé sur nos malheurs.

"Grâce à votre générosité et à celle de votre frère, l'honneur de notre nom a été sauvé autant qu'il pouvait l'être.

"Ma mère vous remercie du fond de l'âme de cette générosité.

"Pour moi, je vous prie de me pardonner les torts des miens comme je vous pardonne vos justes ressentiments.

"Mon désir le plus vif est que les enfants effacent de leur souvenir les fautes de ceux qui ne sont plus.

"J'ignore quels sont les sentiments de Philippe pour moi.

"J'ai voulu lui donner le temps de la réflexion.

"Il est inutile de vous dire que depuis la funeste fin de mon père, nous avons considéré, ma mère et moi, sa fortune comme ne nous appartenant plus.

"Celle de ma mère nous suffit, et plût à Dieu que jamais nous n'en eussions possédé d'autre!

"Ma santé est meilleure depuis que nous sommes arrivée en Algérie.

"La maison que nous habitons est isolée et entourée de grands jardins d'orangers et de palmiers.

"Nous en sortons à peine.

"Ma mère ne se plaît que dans une retraite à laquelle elle veut se vouer désormais."

"Elle se propose de se retirer dans un couvent, non pour y prononcer des vœux, mais pour y vivre à titre de pensionnaire.

"J'espère obtenir d'elle qu'elle renonce à ce projet.

"Elle est si changée que vous la reconnaîtriez à peine.

"Elle a vieilli de quinze ans en quelques mois et ses cheveux sont de la couleur des neiges.

"Il est nécessaire que vous veniez en France pour régler vos intérêts car nous ne pouvons accepter le sacrifice que vous nous avez offert.

"C'est par Joson Kerhoët que j'ai connu votre adresse.

"J'ai su que vous lui aviez écrit pour vous informer de ma santé et de l'état de mon âme et j'en ai été très touchée.

"Suzanne, de son côté, m'a révélé bien des choses.

"Croyez ma chère Madeleine, que même avant ces confidences, j'avais compris une partie de la vérité.

"Hélas! ces haines de famille sont sinistres.

"Je ne veux plus jeter un regard sur ce détestable passé et j'essaie de le couvrir d'un voile.

"Lorsque cette lettre vous parviendra, nous aurons quitté ce pays pour retourner en France, mais non pas à Paris.

"Nous nous réfugierons à Blangy pour quelque temps.

"J'espère vous y voir seule d'abord, car je veux tout vous expliquer et épargner à ma mère un entretien pénible.

"Lorsque vous viendrez, fixez-moi l'heure et le lieu où je pourrai vous rencontrer.

"La petite porte du parc donnant sur le cimetière sera ouverte dès mon arrivée à Blangy.

"Sur un mot de vous, je vous y attendrai.

"J'irai souvent prier sur ces tombes fraîches encore, pour demander l'apaisement et le pardon.

"A bientôt, je l'espère, ma chère Madeleine.

"Il n'y a pas de place dans mon âme pour les ressentiments et il ne saurait plus y en avoir dans la vôtre pour de justes et lointaines colères.

"Permettez moi de vous envoyer du fond de mon exil un baiser de paix dans le vôtre.

"THÉRÈSE DE BLANGY."

La douce jeune fille avait ajouté un timide post-scriptum.

"Lorsque vous verrez Philippe, votre frère, voudrez-vous lui donner à lire cette lettre, qui lui est destinée comme à vous!"

L'adresse de la lettre portait ceci:

Madame Adam Smith, née Madeleine Valencourt, à Smith-House, par Boston, Etats-Unis d'Amérique.

—Et tu as répondu? demanda Philippe.

—Hier, deux mots.

—Lesquels?

—Jeudi, petite porte du parc, neuf heures du soir.

—Et tu y seras?

—Non. J'enverrai un ambassadeur....

Et s'adressant à son mari:

—Pour nous, nous irons revoir Bellemare. Tout y est arrangé pour nous recevoir.

Elle ajouta en souriant:

—Nous sommes des gens simples, contents de peu. Bellemare est le seul domaine que nous voulions posséder en Bourgogne, mais je ne te cède pas ma part du Jonceray. Nous le garderons en commun en souvenir de nos amis d'aujourd'hui et de notre généreux ami d'autrefois.

Bouraille lui prit la main et la lui serra à la dérobée.

Les yeux du bon greffier étaient humides. Il songeait à son pauvre Vincent Arband.

Le lendemain matin ils partirent tous les quatre par l'express du matin qui les déposa à Beaune. Une simple voiture de louage les emmena à Bellemare.

Tony, le factotum de l'Américain, avait pris les devants.

La propriété du colonel était transformée.

Sans être plus importante qu'autrefois, la maison était en parfait état et meublée sans luxe, mais avec un confortable suffisant.

Le jardin, admirablement entretenu, embaumait.

Le petit pavillon où s'était passée la première scène de ce drame de famille était rétabli dans sa forme ancienne.

Deux domestiques seulement gardaient le cottage, la femme et le mari.

Un bon dîner de villageois riches attendait les convives.

Bouraille était heureux comme un roi entre ses deux enfants dont il devinait le bonheur.

Adam Smith respirait le contentement.

On comprenait à ses regards, à ses paroles, à ses moindres gestes, à l'épanouissement de tout son être, à quel point il était épris d'une solide affection pour cette charmante fille qu'il avait soutenue, aidée de toutes ses forces, mais à laquelle il devait une félicité parfaite.

Philippe seul était agité, nerveux, inquiet.

A huit heures, au moment où le jour commençait à mourir, une petite voiture, un panier, attelé d'un gros poney à peu près pareil à celui sur lequel son père venait autrefois de Blangy à ses rendez-vous avec Madeleine Stefani, se rangea devant la porte.

Tony était sur le siège.

Le jeune docteur sortit après avoir embrassé sa sœur qui lui glissa ce mot à l'oreille:

—Courage! Tu es aimé!

La voiture se mit en route.

Bientôt le jour s'éteignit tout à fait.

La lune se leva, blanche dans le ciel d'un bleu profond et éclaira seule avec les étoiles les deux hommes qui traversaient les bois de l'immense domaine de Blangy.

A neuf heures moins dix, après une course rapide, le poney s'arrêta à la lisière des futaies qui environnent le village de Blangy.

Le jeune homme descendit seul pendant que Tony gardait son poney dans ce lieu écarté.

Bientôt Philippe traversa le communal désert.

Une lueur jaune sortait des fenêtres du café de la veuve Lebidois, et de loin, sur la route, au seuil des maisons, quelques habitants respiraient la fraîcheur du soir, après une journée de chaleur accablante.

Philippe se glissa dans l'ombre comme le soir où il était accouru du Jonceray à l'appel de Thérèse. Bientôt il franchit l'entrée du cimetière et arriva à la petite porte du parc.

Elle était ouverte.

Dans l'ouverture, une femme se tenait, mais non point blanche comme lors de leur première rencontre.

Elle était vêtue d'une robe de deuil.

C'était mademoiselle de Blangy.

A l'aspect du jeune homme, elle fit un pas en arrière, mais elle revint aussitôt vers lui en murmurant:

—Ah! votre sœur est bonne!

Alors, sans prononcer d'autres paroles, elle le prit par la main, le conduisit à travers les croix plantées dans le gazon, vers un tombeau de marbre noir très simple auprès duquel elle se mit à genoux.

Dans un rayon de lune, elle montra à son compagnon deux noms ressortant en lettres d'argent sur le fond sombre du marbre:

MAURICE DE BLANGY,
FRANÇOIS VALENCOURT, MARQUIS DE BLANGY.

La tête entre ses mains, elle demeura un instant abîmée dans sa prière.

Philippe voyait sa poitrine se soulever dans un sanglot et il entendait, pour ainsi dire, couler ses larmes.

Il l'appela:

—Thérèse!

Il ouvrait ses bras. Elle s'y laissa tomber et leurs lèvres se joignirent dans un baiser!

Thérèse et Philippe sont mariés.

Madame de Blangy n'est point entrée au couvent.

Elle vit dans la retraite et fait du bien autant qu'elle peut pour réparer le mal d'autrefois.

Elle s'est retirée dans un petit château qu'elle a acheté à quelque distance de Blangy, heureuse, malgré l'amertume de ses souvenirs, de son rêve ancien réalisé dans ses enfants.

Joson Kerhoët et Suzanne resteront selon toute apparence jusqu'à la fin de leurs jours auprès des nouveaux époux.

Le sinistre pronostic des médecins s'est trouvé une fois de plus en défaut au sujet de Thérèse.

La jeune femme se porte comme un charme, selon l'expression banale, et va par reconnaissance et non par besoin revoir chaque hiver le ciel bleu de l'Algérie, sous lequel son mari vient d'acheter un domaine important.

Adam Smith et Madeleine habitent tour à tour Smith House et Paris, quelquefois Bellemare ou plutôt Blangy et plus souvent le Jonceray qu'on a restauré et agrandi et qui est devenu le centre des réunions d'une famille heureuse.

Il faut dire que cette restauration a eu surtout pour but de témoigner une reconnaissance constante à Bouraille et aux amis de Pougny, que les enfants adoptifs de Vincent Arband entourent des attentions les plus délicates et de la tendresse la plus vraie.

Ils ont fait rejaillir leurs bienfaits sur tous ceux qui les ont aidés dans leurs adversités.

Perès, l'ancien sacristain de San Julia, est le particulier le plus riche de son pays à deux lieues à la ronde.

Martin Calorgne vit de ses rentes et il n'y a pas un malheureux dans le pays.

L'argent accumulé par l'avarice de François Valencourt retombe en pluie féconde sur les pauvres et soulage toutes les misères.

Thérèse et Philippe comblent de bienfaits discrets pour lesquels ils emploient toutes les formes, leurs voisins de Pougny.

Cassegrain, Pitard et les habitués du Café du Commerce chantent leurs louanges.

Et les crimes de jadis, crimes mystérieux et presque inconnus, s'effacent et disparaissent comme la terre, déchirée par la charrue du laboureur ou la bêche du jardinier, disparaît au printemps sous sa parure de moissons verteuses ou son manteau de fleurs.

FIN

A la signature du contrat:

Le futur est un joli homme de vingt-huit ans; la mariée est tout simplement un monstre de laideur.

On fait la lecture, on signe.

—Donnez la dot, dit le père de la mariée au notaire.

Celui ci étale plusieurs liasses de billets de banque et se tourne vers le futur pour lui dire, "Voici la dot"; mais ses yeux rencontrent par hasard le visage de la mariée, il se trouble et dit:

—Monsieur, voici "l'indemnité!"

Un personnage influent est sollicité, par une dame, en faveur d'un jeune homme.

—Mon protégé désirerait—explique la dame—un poste dans une ambassade ou dans un consulat.

Et comme le personnage influent interroge:

—A-t-il des titres à faire valoir?

—Certes! répond la solliciteuse. C'est mon fils!!

A table. Un invité maladroit casse un verre.

—Ah! maman! quel malheur! fait le petit Bob, le fils de la maison; c'est justement un des verres que tu as empruntés à la voisine!

SIGNAUX D'INCENDIE.

5 Harmonie et Tchoupitoulas.
6 Washington et Chippewa.
7 Marché de la rue Neuvième.
8 Carondelet et Huitième.
9 Prytanée et Neuvième.
12 Magnolia et Washington.
13 Sixième et St-Denis.
14 Poste de la Cie de Pompe No 22
15 Poste de la Cie de Pompe No 23.
16 Poste H. et L. Co. No 1, Jackson.
17 Constance et Première.
18 Magazine et St-André.
19 Ste-Marie et Tchoupitoulas.
21 St-Charles et Première.
23 Dryades et St-André.
24 Marché Keller.
25 Jackson et Colisée.
26 Jackson et Liberté.
27 Deuxième et Dryades.
28 Jackson et Laurel.
29 Levée, Orange et Richard.
31 Henderson et Peters.
32 Poste de la Cie de Pompe No 12, Tchoupitoulas.
33 Thalie et Levée.
34 Poste de la Cie de Pompe No 1, Hunter.
35 Chippewa et St-James.
36 Station de Police du 2ème Precinct.
37 Race et Magazine.
38 Melpomène et Camp.
39 Richard et Annonciation.
41 Station des Ecuries, St-Charles.
42 Marché Dryades, Melpomène.
43 Franklin et Erato.
45 Camp et Calliope.
46 Poste de la Cie de Pompe No 6.
47 Calliope et Front.
48 Peters et St-Joseph.
51 Constance et Erato.
52 Camp et St Joseph.
53 Poste de la Cie de Pompe No 18, Calliope.
54 Remparts et Delord.
56 Calliope et Freret.
57 Magnolia et Erato.
58 Julie et St Charles.
61 Terpsichore et Franklin.
63 Pied de la rue Lafayette.
64 Camp et Poydras.
65 Julie et Commerce.
71 Pied de la rue Julie, Dépôt du L. & N. R. R.
72 Canal et Levée.
73 Magazine et Girod.
74 Natchez et Tchoupitoulas.
75 Hôtel de Ville.
81 Canal et Camp.
82 Girod et Baronne.
83 Poste de la Cie de Pompe No 13, rue Perdido.
84 Carondelet et Commune.
121 Remparts et Canal.
123 Remparts et Poydras.
124 Poste de la Cie de Pompe No 14, rue Commune.
125 Workhouse, rue Girod.
126 Claiborne et Poydras.
127 Commune et Rocheblave.
128 Miro et Lafayette.
134 Poydras et Freret.
141 Bienville et Vieille-Levée.
142 St-Louis et Royale.
143 Poste de la Cie de Pompe No 7, Dauphine.
145 Bourgogne et Toulouse.
146 Poste H. & L. Co. No 4, Bassin.
151 Canal et Robertson.
152 Bienville et Johnson.
153 Derbigny et Bienville.
154 Station des cars, rue du Canal.
156 Prieur et St-Louis.
214 Vieille-Levée et St-Philippe.
215 Station de Police, Place Jackson.
216 Hôpital et Dauphine.
217 Poste de la Cie de Pompe No 10, Dumaine.
231 Tremé et Esplanade.
232 Remparts et Esplanade.
234 Tremé et Ursulines.
235 Poste de la Cie de Pompe No 21, Claiborne.
236 Chemin du Bayou et Claiborne.
237 Station de Police, Prison de Paroisse.
241 Poste de la Cie de Pompe No 3, Esplanade.
242 Ste-Anne et Miro.
243 Manufacture de Stern, François.
245 Pont du Bayou et Esplanade.
247 Chemin du Bayou et Dorgenois.
252 Marigny et North Peters.
253 Poste de la Cie de Pompe No 9, Esplanade.
312 Station de Police, Champs-Elysées.
313 Bagatelle et Esplanade.
314 Bons Enfants et St-Antoine.
315 Bons Enfants et Champs-Elysées.
316 Claiborne et St-Bernard.
317 Lapeyrouse et Miro.
412 Laharpe et White.
413 Remparts et Espagne.
414 Poète et Urquhart.
415 Mandeville et Claiborne.
416 St-Antoine et Claiborne.
513 Presse à Coton et Levée.
514 Marché Washington.
515 Louisa et Remparts.
612 Poste de la Cie de Pompe No 24, rue Dauphine.
613 Dauphine et Indépendance.
614 Station des cars, Pologne.
615 Casernes des Etats-Unis.
616 Royale et Dauphine.

FEUILLETON.

AMOUR —DE— JEUNE FILLE.

—PAR—

Mme PAULINE CARO.

PREMIÈRE PARTIE.

I

Sous un ciel du Nord, une maison étroite, avec un seul étage au-dessus du rez-de-chaussée sous un haut pignon en maçonnerie compacte où s'ouvre, au milieu, une petite fenêtre carrée dont la jalousie verte claque au vent. La maison forme enclave dans les vastes bâtimens de l'arsenal et s'y appuie d'un côté; elle est comme écrasée par cette massive construction, prolongée jusqu'au rempart, qu'on aperçoit au bout de la rue, avec la porte de ville voûtée sous laquelle glisse un jour de cave. De l'autre côté de la petite maison, une grille, enlacée de lierre et de plantes grimpantes, précède un jardin à la française avec plates bandes fleuries et carrés de gazon géométriques; au milieu, une élégante villa; c'est la demeure du conseiller Archibald Werner. Entre ces deux puissants voisins, la petite maison au pignon pointu, grise, décrépite, vieillotte, figurerait assez bien par ses dimensions exiguës, son humble aspect, le logis d'un concierge, garde-consigne ou tout autre fonctionnaire subalterne. Elle appartient à un modeste employé à la mairie, M. Charles Danny, qui l'habite avec sa femme et ses enfants.

Deux pièces seulement à chaque étage, diminuées encore au rez-de-chaussée par une étroite allée qui traverse la maison; de la porte d'entrée, dont le bois fendillé, caquelé et le marteau de fer rouillé attestent la vétusté, comme aussi la négligence ou la pauvreté des maîtres du logis, on aperçoit les marches de grès usées de l'escalier en forme de vis qui s'enroule autour d'un pilier central noirci et lustré par le temps. De petites baies ouvertes dans la cage extérieure, sans vitres ni châssis, y versent un jour terne, et, selon la saison, la pluie et le givre, ou bien la poussière noire des charbonnages. La pièce principale, en bas, sert à la fois de salon, de salle à manger et de cabinet de travail; une table ronde au milieu, des chaises de paille, un grand bureau à cylindre près de la cheminée et un fauteuil de cuir forment, avec une pendule à colonnes et des flambeaux désargentés, tout le mobilier. Au fond, une porte vitrée mène à la cuisine, effroyablement noire, aveuglée par l'immense muraille de l'arsenal, dont la sépare seulement un étroit boyau, large tout juste assez pour mouvoir le bras de la pompe qui en occupe un des angles; cuisine et cour sont imprégnées de cette humidité épaisse, rancie, qu'on respire dans les cryptes. Cette odeur de moisissure gagne le corridor d'entrée où s'écoulent, dans un ruisselet à découvert, les eaux ménagères.

Le premier étage reproduit la même disposition que le rez de chaussée. Une belle chambre sur la rue est occupée par M. et Mme Danny; une autre, sur la cour, n'est pas habitable; l'unique fenêtre, en partie murée par les exigences du génie militaire et réduite à l'état d'imposte, la condamne à n'être qu'un lieu de débarras, encombré de portemanteaux, de caisses et d'armoires.

Les enfans de la maison, un garçon et une fille, se partagent, au dernier étage, deux petites mansardes taillées dans les hautes déclivités du toit et qui se commandent l'une l'autre.

Dans la première, la moins jolie de ces mansardes, un soir de juillet, se tenait debout sur un escabeau, devant une lucarne en œil-de-bœuf percée dans la toiture, une jeune fille de quinze ans environ; elle était habillée, pour la promenade, d'une fraîche robe de percale lilas fort simple et coiffée d'un chapeau de paille qui laissait déborder la masse souple et frisante de ses cheveux châtains à reflets d'or bruni; les rubans de satin blanc encadraient l'ovale délicat de son visage teinté de rose pâle. La chaleur avait été extrême tout le jour; l'air, encore brûlant, était alourdi par la poussière suspendue dans l'atmosphère. De temps en temps, un souffle court et brusque palpitait dans les feuillages du jardin voisin comme le coup d'une aile invisible aussitôt lassée. Lise Danny tenait la tête en dehors pour aspirer ce souffle rare. Quelquefois, un roulement de tambour attirait ses yeux vers les vastes cours de l'arsenal, où circulaient quelques soldats parmi les rangées de canons et d'affûts et les entassements de boulets. En se penchant sur sa gauche, elle pouvait apercevoir un coin du jardin du conseiller Werner, d'où montait vers elle le parfum des résédas et des clématites. Tout au loin, en face, la ligne plate du rempart coupait l'horizon et lui cachait la grande plaine unie, la riche et monotone plaine de la Flandre française qu'elle aimait tant; sortir de la ville captive entre ses murailles, courir sur la pente gazonnée des glacis, cueillir fleurettes champêtres, myosotis bleus, iris jaunes à cœur de velours, contempler les lourdes têtes brunes des roseaux pliant ou le frisson d'un saule sur le bord d'un fossé, respirer l'odeur âcre du marécage, les saines senteurs de la terre labourée; suivre le long du canal rigide, entre ses berges hautes, le glissement lourd des chalands remorqués par le pas cadencé des matelots, c'était là ses plus vifs plaisirs. Mais ce jour là, ce jour de dimanche, il s'agissait de tout autre chose; on allait, en famille, à la place d'Armes, entendre la musique militaire et assister au défilé du beau monde. De temps en temps, de la chambre voisine, dont la porte était ouverte, une voix agitée, impérieuse, l'appelait:

—Lise!.... Quelle cravate?.... Claire ou foncée!.... Et quel gilet?.... Dis-moi donc, à quoi penses-tu?

Elle répondait avec une petite moue d'indulgente moquerie. Au bout d'une minute, la même voix reprenait:

—Lise!...... Prête-moi ton épingle, ... le petit trèfle à quatre feuilles que t'a donné Mme Werner.

—Si je te la prête, tu ne voudras plus me la rendre.

—Mais si,...... sois donc tranquille. Tiens, puisque tu n'as rien à faire, brosse mon chapeau. Est-il assez laid, assez hérissé et roussi!...... Et ce pantalon, qui me vient à la cheville...... Miséricorde! vais-je être fagoté avec cela!

Il allait, venait, affairé, maussade, et chaque fois qu'il entrait chez sa sœur, une forte odeur de pommade et d'eau de Cologne pénétrait pour un instant les fines émanations de fleurs qui montaient du dehors par la lucarne ouverte. Lise se prêtait complaisamment aux fantaisies de son frère, puis reprenait, patiente, son poste d'observation sur l'escabeau.

Un coup, frappé à la porte, lui fit tourner la tête, et presque aussitôt apparut une figure blême, tachée de rousseurs, sous des cheveux roux ébouriffés, avec un regard effronté, gouailleur, à la fois sournois et taquin: un bras s'allongea, maigre, suivi bientôt d'un corps chétif, bizarrement contourné. Le nouveau-venu fit claquer ses doigts à la façon d'un écolier qui demande une permission.

—Pst! pst! mam'selle Lise, s'il vous plaît, permettez de passer?.... Hein! mam'selle Lise?

Et, sans attendre la réponse, un garçon de seize à dix-sept ans, grêle, presque contrefait, entra, sur la pointe des pieds, battant l'air de ses deux bras, comme pour garder un équilibre difficile: on eût dit qu'il marchait sur du verglas. Il se dirigea vers la chambre d'Arthur avec toutes sortes de grimaces étranges, où un air de défi insolent se dissimulait mal sous une humilité hypocrite. Lise, debout sur son escabeau, n'avait pas dit un mot ni fait un mouvement; mais sa figure se colora d'indignation quand le nouveau-venu, arrêté brusquement devant le Christ suspendu près de son lit, au-dessus d'une petite vierge de plâtre et d'un rameau bénit, fléchit ironiquement le genou, se frappa la poitrine à grands coups en marmottant avec volubilité des syllabes grotesques. Puis, dans un éclat de rire, il se releva d'un bond et s'élança dans la chambre d'Arthur, où les deux garçons s'enfermèrent à clé aussitôt.

Rien de plus différent, en apparence, que ces deux jeunes gens: le contraste était absolu. Arthur, d'une taille mince, élégante, avec des traits réguliers dont la pâleur s'éclairait de deux grands yeux d'un bleu sans reflet et sans ombre, rendue plus saisissante par le large cercle bistré qui encadrait les paupières, était indolent, paresseux, sans initiative et sans énergie; il traînait sa vie comme un fardeau trop lourd, dont il aimait à se décharger sur les autres. Arsène Lassagne, fils d'un médecin intelligent, à qui ses opinions radicales avaient fermé la clientèle aristocratique du pays, et qui en avait conçu un ressentiment extrême, était laid et mal venu, obséquieux, insolent, indiscret, curieux, mais avisé, habile à mille expédients, mille industries, et trafics singuliers à l'aide desquels il réussissait à se procurer quelque argent. Il s'était fait le pourvoyeur général de ses camarades de classe, qu'il fournissait de plumes, de crayons, de friandises, et de livres prohibés. Au courant de tous les bruits de la ville, du cours de la Bourse, des scandales du jour, des questions litigieuses, il connaissait les marchands, les revendeuses, les gens d'affaires, possédait l'art de s'insinuer, de se rendre utile; dès son plus jeune âge il avait su le prix des denrées, les procédés nouveaux économiques et pouvait en remontrer aux meilleures ménagères. En revanche, le pire des écoliers, détesté des maîtres et justement suspect à l'administration. Il s'était constitué, depuis de longues années, le garde-du-corps, le défenseur d'Arthur, qui, par une sorte de fatalité, était toujours ou croyait être en butte aux persécutions et à l'antipathie de ses camarades. Quand Arthur humilié, craintif, fuyant les avanies et bourrades, traînait sa haute taille nonchalante le long des murs sans oser une seule fois faire face à l'ennemi, Arsène, hargneux et rageur, tenait en respect, malgré sa petite taille, les plus audacieux. Ce dévoûment de chien fidèle plaidait seul pour lui près de Lise, et probablement aussi près de M. et Mme Danny.

Cependant des sons enivrés retentissaient au loin et arrivaient par bouffées, comme un appel. Lise s'étonnait de la lenteur de son frère à s'habiller ce jour-là. Elle se disposait à le presser un peu, lorsqu'il parut suivi d'Arsène.

—Allons donc, paresseux! dit-elle gaîment; et, aussitôt, avec une admiration naïve: "Oh! que tu es beau!.... tu as l'air d'un prince."

C'était vrai: ce mince visage efféminé, cette languissante pâleur, faisaient penser à de certains Valois; il ne manquait que la moustache en croc sur cette lèvre, à peine teintée encore d'un duvet blond. L'admiration de sa sœur le laissa insensible.

—M. Leroc est là, dit-il d'une voix basse, altérée. Lassagne l'a vu entrer.

Lise, subitement, devint inquiète:

—Le censeur!.... Que vient-il faire?—Et, chagrine, elle ajouta:—Quelque plainte contre toi, bien sûr.

Avec un geste équivoque, il se dirigea vers l'escalier, dont il descendit quelques marches, la tête penchée en avant, le cou tendu, écoutant. Lassagne le suivit avec lenteur, non sans renouveler à l'adresse de Lise ses singeries accoutumées: le menton allongé, avalant ses joues blêmes pour se donner un air ascétique, il portait à deux mains, avec solennité, son chapeau mou, comme un ostensoir, ainsi qu'il l'avait vu faire aux processions, et, les yeux baissés, bénissait l'assistance. Cette comédie était perdue pour Lise, attentive seulement au trouble visible de son frère. Appuyée à ses côtés, contre le pilier de l'escalier, elle prêtait l'oreille à tous les bruits d'en bas. De l'étroite spirale montait, malgré la chaleur du jour, une froide et fade haleine; et, dans la cour, une goutte d'eau lente qui tombait, de seconde en seconde, du robinet de la pompe, marquait vaguement, comme d'une larme, la fuite de l'heure. Des paroles indistinctes s'élevaient; bientôt ce fut un bruit de pas, de chaises remuées, puis quelque chose d'étouffé, de plaintif, gémissement ou sanglot; la porte extérieure s'ouvrit et se referma avec un ébranlement sourd de toute la maison. Alors une voix impérieuse appela Arthur, une voix rauque, étranglée, qui fit passer un froid dans les veines. Arthur, instinctivement, avait fait le mouvement de fuir; mais un second appel, plus rude, le tira de force en avant; il obéit, descendit lentement, raidi, automatique, comme une bête peureuse. On entendait distinctement des sanglots, c'était la mère qui pleurait. Une exclamation de colère accueillit Arthur, la porte se referma sur lui, et c'est alors un bruit sourd où se mêlent des menaces, des paroles confuses, éplorées, violentes, et je ne sais quelle trépidation continue, effrayante. Lise, toute pâle, restait suspendue, en quelque sorte, au pilier où sa main s'était attachée. Lassagne avait disparu......

Toujours des mots de colère, en bas, des supplications, puis, le fracas d'un meuble brusquement poussé, d'une chaise qui tombe, de porte qui s'ouvre; maintenant, c'est une fuite éperdue, haletante.

—Arthur!.... Mon pauvre Arthur!

Il la repousse d'un geste farouche et passe, les cheveux en désordre, les joues marbrées, la cravate dénouée, son col arraché. Il se retourne un instant, pâle de peur et de rage, montre le poing avec une imprécation et disparaît. Lise, terrifiée, l'entend verrouiller sa porte et descend lentement, toute tremblante.

Son père était seul. Par la porte vitrée, entrebâillée, on entendait, au fond de la cuisine, la mère gémir. Dans son grand fauteuil de cuir, à sa place habituelle, M. Danny assis, le coude sur le bureau, tenait son front appuyé sur sa main; à terre, un livre gisait foulé aux pieds, avec des lambeaux de feuillets arrachés, épars, péniblement et tout à côté, une canne brisée.... Lise, le cœur gros de larmes, s'assit sans bruit sur sa petite chaise près de la fenêtre.

Dans la rue, chaude encore des splendeurs d'un beau jour d'été, passaient rieurs, endimanchés, des groupes d'amis, des familles paisibles, des visages contents, enfants, jeunes gens, jeunes filles parées qui jasaient et folâtraient, tandis que derrière le rideau baissé, comme d'une prison, elle regardait passer la joie des autres. Au loin, s'exhalaient les derniers accords de la musique militaire, et la sonnerie de la retraite circulait à travers la ville, tantôt plus rapprochée, tantôt plus lointaine.... Peu à peu, les promeneurs devinrent rares; l'ombre envahit la salle basse. Les soupirs s'étaient lassés dans la pièce voisine, et le silence régnait. M. Danny n'avait pas bougé, le front courbé, il semblait figé dans une sombre méditation.

Lise à peine osait le regarder à la dérobée et ne respirait qu'avec gêne, de peur d'éveiller son attention. De tout temps, elle avait craint son père et ressenti en sa présence une timidité insurmontable. Sa grande taille voûtée, son teint bilieux, de sévères yeux gris enfoncés sous des sourcils en broussailles, un visage maladif et morose où le sourire n'apparaissait que par surprise et par regret; une voix sèche, mordante, tout cet aspect triste et dur, et surtout la violence irritée de son caractère avaient terrifié son enfance. Elle s'était vite aperçue, pourtant, qu'elle était préférée à son frère, qu'elle trouvait grâce toujours quand Arthur était traité durement et parfois avec une rigueur extrême. Loin de lui plaire, cette partialité de son père la révoltait comme une injustice, et elle prenait en toute circonstance, autant que le respect le permettait, la défense de son frère.

Quelle que fût cependant la sévérité habituelle de M. Danny, jamais le châtiment ne lui avait paru, comme ce soir de juillet, oppressif et brutal; les débris épars sur le sol, les tronçons de la canne brisée disaient assez quel traitement avait subi Arthur; elle en avait le cœur ulcéré.

La nuit cependant était venue; dans l'obscurité noire de la salle M. Danny n'avait pas fait un mouvement ni poussé un soupir.

Cette immobilité, ce silence, lui firent peur à sa fille; d'une voix basse, elle murmura:

—Père, es-tu malade?

Il souleva sa tête lourde et lui fit signe d'approcher. Elle devina plus qu'elle ne vit ce signe dans l'obscurité éclaircie seulement par la faible réverbération du gaz de la rue à travers la blancheur des rideaux. Elle s'avança vers lui, se baissa pour l'embrasser et s'aperçut que son visage était baigné de larmes; comme il fallait qu'il fût malheureux pour pleurer, cet homme sévère et fort! Quelle secrète, cuisante blessure saignait dans l'ombre? Quelle déception, quel désespoir? Elle n'osait l'interroger, mais sans qu'il parlât, il était justifié. Assise sur ses genoux, la tête sur son épaule, doucement, elle le baisait, et cette lente, constante caresse, apaisait le malheureux père. Ils restèrent longtemps en cette étreinte; pour la première fois peut-être, une entente se faisait entre leurs âmes.

Ce fut seulement le soir que Lise apprit par sa mère qu'Arthur était chassé du lycée, ainsi que son ami Lassagne et deux autres élèves internes. Le crime des coupables, elle ne put le démêler clairement à travers les larmes et les [illegible] de Mme Danny; il lui parut qu'il s'agissait de livres défendus introduits en fraude et de correspondances illicites. Le fait certain, accablant, c'est que son frère, qui était boursier et instruit gratuitement au lycée, allait être expulsé et privé désormais de tout moyen de continuer ses études.

M. Danny, au premier moment de sa colère, avait décidé que son fils serait mis en apprentissage, ou embarqué à son choix sur un vaisseau de l'Etat. Les larmes de Lise et de sa mère, la secrète révolte de son propre cœur, le fléchirent cependant. Arthur, atterré à la seule idée de manier l'outil ou de grimper dans les haubans, multiplia les signes de repentir et de soumission et s'engagea solennellement à cesser toute relation avec Arsène Lassagne, dont on accusait la pernicieuse influence. Celui-ci avait, du reste, quitté la ville, son père, à prix d'argent, ayant réussi à le faire admettre dans un pensionnat de Lille. M. Danny n'avait pas le moyen de faire les mêmes sacrifices. Il fut décidé qu'Arthur entrerait comme petit-clerc, sans traitement, chez un avoué de médiocre renom, et le riche voisin des Danny, le conseiller Archibald Werner, s'offrit obligeamment à le préparer au baccalauréat.

Peu à peu, la vie reprit son train accoutumé. Chaque matin, M. Danny se rendait à son bureau de l'hôtel de ville, appuyé sur sa canne,—une canne neuve qui n'avait eu aucun contact avec les épaules du fringant Arthur. M. Danny souffrait depuis plusieurs années d'une affection des reins qui ajoutait à l'irritabilité de son humeur naturellement morose.

Mme Danny, soumise dès longtemps à la domination de ce caractère impérieux et sombre, avait contracté l'habitude d'un gémissement continu et, même dans ses rares momens de satisfaction, elle gardait une attitude attristante de chien battu. Lorsqu'elle énumérait d'une voix pleureuse, à la femme de ménage qui la servait, les ingrédiens du pot-au-feu, elle semblait toujours conter des catastrophes, et des carottes étaient séparées des navets par des soupirs à fendre l'âme. L'après-midi, on la voyait journellement près de la fenêtre de la salle basse entre une petite table chargée de ses modestes ustensiles de travail et une vaste corbeille d'où elle tirait, comme d'un réservoir inépuisable, du linge à repriser, des bas, des pelotes de laine ou de coton, et, toujours geignant, elle maniait l'aiguille jusqu'au soir avec une inconcevable dextérité. Entre ce père malade, le gémissement ininterrompu de sa mère, le caractère équivoque et inquiétant de son frère, Lise grandissait, un peu frêle et délicate, comme une douce fleur éclose dans l'ombre d'une cave poussée sans soleil et sans gaîté. Elle ne se trouvait pas malheureuse cependant, parce qu'elle ne faisait aucun retour sur elle-même et qu'elle accomplissait chaque jour sa tâche avec le seul souci de ne pas mériter de reproches. Cette obéissance zélée était l'unique intérêt qui animât la longue et monotone suite des heures.

II.

Une nuit qu'elle dormait plongée dans ce doux et profond anéantissement qui est le privilège de la première jeunesse, la perception confuse de quelque chose d'anormal autour d'elle pénétra lentement à travers l'engourdissement du sommeil: c'était une gêne, un malaise, moins une sensation qu'un pressentiment de l'instinct. Elle ouvrit les yeux et chercha à se rendre compte: rêvait-elle? Qu'est-ce donc qui la troublait? Une peur la tenait, et, sans qu'elle sût pourquoi, son cœur battait très fort.

Bientôt une sorte de souffle léger, presque insaisissable, frappa ses sens, devenus singulièrement subtils; il lui parut que l'air se modifiait insensiblement comme si les couches diverses en étaient faiblement agitées. Immobile, n'osant respirer, elle sonda lentement du regard les ténèbres nocturnes et demeura transie d'épouvante quand ses yeux, habitués à l'obscurité, commencèrent à distinguer sur le fond uniformément noir une masse plus noire encore qui se mouvait en silence.

Elle eût voulu crier que, suffoquée d'effroi, elle ne l'eût pas pu, mais elle se dressa brusquement par une impulsion des nerfs plus prompte que la pensée, et aussitôt elle eut la sensation de je ne sais quelle fuite autour d'elle dans les ténèbres; la chose indistincte à peine entrevue sembla s'être divisée et disparaître avec des frôlements précipités et de furtifs craquements: en un instant, tout s'était évanoui...... Elle resta longtemps, appuyée sur le coude, le front moite, le cœur battant, incapable de se rendre compte de ce qui s'était passé. Etait-ce un cauchemar? une hallucination? ce ne pouvait être son frère, car elle mettait toujours le verrou à la porte qui séparait leurs chambres; il ne pouvait sortir sans sa permission; et ne lui avait-il pas fait remarquer ce même soir qu'elle ressemblait à un geôlier [illegible] son prisonnier?

Quand l'aube grise commença à poindre et que, dans l'obscurité devenue transparente, les objets familiers émergèrent l'un après l'autre, l'aspect hostile qu'avait revêtu à ses yeux sa chambrette s'effaça graduellement. Sous la caresse du jour matinal qui riait à sa lucarne, elle reprit courage et finit presque par se persuader qu'elle avait été victime de son imagination.

Tant que dura le jour, elle parvint à se distraire; mais à mesure que baissait le soleil et que grandissait le crépuscule, une terreur la reprit qu'elle résolut de confier à sa mère.

Elle commençait le récit de son étrange vision, lorsqu'en levant les yeux elle rencontra ceux de son frère, chargés d'une telle intensité de crainte et de colère qu'elle resta muette. Ce fut comme un trait d'affreuse lumière: le mystère n'en était pas un pour lui. Quelqu'un, grâce à lui, avait réussi à s'introduire dans la maison, traversé sa chambre et gagné sans doute celle d'Arthur en ôtant le verrou et le remettant ensuite. Elle restait muette, n'osant dénoncer son frère, le cœur gros d'indignation, prête à pleurer à la pensée qu'un étranger, un inconnu, Arsène Lassagne peut-être, avait pu pénétrer dans sa chambre pendant son sommeil et que son frère l'avait permis. Cependant, sa mère l'interpellait:—Réponds donc; à quoi penses-tu?.... Arthur s'offre de changer de chambre avec toi....Comme cela, il sera ton gardien et saura bien arrêter les revenants.

Le soir même elle s'installait dans la chambre d'Arthur, tout heureuse d'avoir un coin bien à elle où nul n'entrerait sans sa permission et qu'elle pourrait disposer et orner à son gré. Dès l'aube, le lendemain, elle était accoudée à sa fenêtre, contemplant le lever du jour. Les rougeurs de l'Orient, en cette saison d'été, inondaient sa chambre d'une jonchée de reflets roses: sur les toits noircis par la fumée, sur les pierres grises, une profusion de rayons, des nappes d'or fluide s'épandaient, transfiguraient les laideurs, rendaient un éclat de jeunesse aux vieilles choses caduques. Dans la rue, en bas, où le soleil n'arrivait pas encore, une brume fraîche flottait comme un encens, et tout au bout, mouvante et rapide, apparaissait une masse sombre, compacte. C'étaient les chasseurs à pied qui se rendaient au champ de manœuvre; ils accouraient au pas gymnastique; avec leur tunique foncée, la guêtre serrée au dessus du pied, le cliquetis léger de leurs armes et ce pas furtif, cadencé, qui les entraînait d'un mouvement si rapide, on eût pu les prendre pour une légion d'êtres nocturnes s'évanouissant aux premiers rayons du jour. Lise, étonnée, amusée, les suivit du regard jusqu'à ce qu'ils eussent disparu sous la sombre porte de ville où ils s'engouffrèrent avec un piétinement sonore au passage du pont-levis; elle était gaie et son pied battait la mesure que marquaient les notes grêles du clairon. Autour d'elle recommençait la vie journalière; les volets s'ouvraient avec un claquement sec et le grincement des gonds rouillés; les nez du voisinage apparaissaient successivement à la fenêtre, les maraîchers arrivaient avec leurs denrées, les petites marchandes préparaient leur étalage et déjà quelques ménagères diligentes sortaient le panier au bras: c'était un spectacle vif, amusant pour elle, parce qu'il était nouveau. Au loin, le cri strident du chemin de fer perçait l'air, et les cloches des églises sonnaient la prière matinale en même temps que le beffroi lançait au vent les notes argentines de son carillon. Vu ainsi sous la caresse du jeune soleil, ce réveil de l'activité prenait un air de fête, et les fêtes étaient si rares qu'elle s'habitua à en chercher le spectacle presque chaque matin. Au premier appel du clairon, les chasseurs en rangs serrés, coude à coude, noirs, silencieux, si précis dans le rythme rapide de leurs mouvements qu'on eût pu les croire mus par un même ressort, passaient sous sa fenêtre avec le choc mat des pieds sur le sol, et tous, clairons en tête, officiers et soldats, d'une même allure leste et décidée allaient s'enfoncer sous la sombre arcade de la